terrains & travaux n°1 [2000]
pp.90-107

Stéphane Helleringer

Rugby à XIII à Fleury–Mérogis : « *être sport* » en prison *(observation)*

J'ai participé à un match de rugby à XIII contre des détenus de Fleury-Mérogis en tant que membre de l'équipe universitaire d'Ile-de-France. Comme participant « naturel » de cette rencontre je n'ai pas eu à « négocier » ma position d'observateur. J'avais eu vent de ce match à Fleury-Mérogis dès les premiers entraînements, ce n'est qu'au fil des jours, lorsque je vis la place qu'il prenait dans la vie de l'équipe, que je décidais de le prendre pour thème de terrain.

Si chaque prison a sa salle de musculation et ses moniteurs de sport, plus rares sont les établissements qui disposent de stades. Les prisons qui se trouvent en ville, par exemple, n'en ont que rarement (La Santé à Paris, la maison d'arrêt de Lyon... n'en disposent pas). La centrale de Fleury-Mérogis fait à ce titre figure d'exception. Le stade a ainsi été le théâtre de rencontres de football opposant les surveillants aux détenus, de rencontres entre établissements... Pour autant, l'organisation d'une rencontre de Rugby à XIII opposant les détenus à une équipe de « l'extérieur », n'a pas été chose aisée. En effet, un tel match introduit une discontinuité dans le temps carcéral que l'administration a souvent bien du mal à gérer.

Ce travail essaie de rendre compte des spécificités d'un match en milieu carcéral, en regard des analyses que Norbert Elias a pu donner de matches « classiques » . Dans cette perspective, je parlerai de « configuration » pour désigner la relation d'interdépendance qui lie les 2 équipes, que ce soit pendant le match, pendant sa préparation ou encore une fois le match terminé. Et j'essaierai de voir les procédés mis en œuvre pour gérer les « tensions » inhérentes à cette « configuration », la façon dont les acteurs « font avec »,

composent avec les particularités d'un match atypique. En bref, le travail nécessaire pour poser ce qu'Elias appelle le « postulat d'égalité » qui caractérise le sport, et qui dans un match « classique » ne pose pas problème… Car disons-le tout de suite, ce match s'est déroulé sans aucune blessure et dans un esprit qui aurait certainement fait pâlir de jalousie les membres de je-ne-sais-quel tennis club huppé. Ce résultat n'allait pourtant pas de soi. Comment peut-on « être sport » en milieu carcéral ? C'est la question qui va nous intéresser ici.

Les spécificités du rugby à XIII

Comme son nom l'indique, le rugby à XIII se joue à 13. Mais les différences majeures par rapport au rugby à 15 se trouvent surtout dans les règles du jeu. Contrairement à son glorieux voisin, la question centrale n'est pas ici celle de la libération et de la conservation de la balle. En effet, l'action se déroule par « chaînes » de ce qu'on appelle des « tenus » Ici, le joueur conserve la balle, son équipe disposant encore de 5 « tenus » (situation où il s'agit de « talonner » la balle vers ses coéquipiers pour que ceux-ci prolonge le jeu ; le « tenu » ne se joue qu'à partir du moment où le joueur est plaqué.) pour parvenir à marquer un essai, un peu dans l'esprit du football américain.

Les conséquences de cette règle sont les suivantes : le joueur (et en particulier les avants), n'a pas à se soucier systématiquement de « relâcher » son ballon, comme c'est le cas au 15, et ainsi ne se préoccupe souvent que d'avancer. Le défi physique est ainsi bien plus important, dans la mesure où c'est surtout dans le contact que l'on gagne du terrain. Le corollaire en est l'attention portée à la défense, la base du jeu à XIII (mais que le rugby à 15 copie de plus en plus, les entraîneurs de l'équipe d'Australie, championne du monde, ont ainsi systématiquement fait appel à des techniciens du XIII, pour parfaire la défense de leurs joueurs, preuve que la barrière entre les « 2 rugbys » ne se situe pas vraiment au niveau du jeu).

Historiquement, un point à souligner est que le rugby à XIII s'est lancé le premier sur la voie du professionnalisme, dès avant la seconde guerre mondiale. Longtemps il a représenté un pôle important d'attraction pour les « quinzistes » soucieux de gagner leur vie dans le sport. Ce sport connaît aujourd'hui une crise aiguë ; les licenciés sont en constant recul, les stades se vident et ce sport ne touche plus que quelques « bastions », petites villes du sud-ouest ou places fortes du sud-est de la France (Avignon, Salon-de-Provence). Il pâtit d'autre part de la concurrence du rugby « noble », du rugby à 15, et du dénigrement de ses adeptes pour qui le « XIII » est tour à tour un « sport de voyous », un « rugby pour abrutis ». Il n'a jamais brassé beaucoup d'argent, mais les effets du professionnalisme se sont manifestement fait sentir sur son recrutement. Le XIII est clairement un rugby populaire, par opposition au rugby à 15, « rugby de médecins » selon les gens du XIII, dont le recrutement social est plus ambigu et où coexiste ce monde des classes supérieures avec un public plus populaire, attiré par une tradition géographique et peut-être aussi la dimension de combat du jeu de rugby.

Le match dont il s'agit ici entre dans le cadre d'un programme développé conjointement par la fédération française de rugby à XIII, et le ministère de la jeunesse et des sports, visant à promouvoir le sport en milieu carcéral. Je dois mentionner 2 personnes qui ont tenu un rôle prépondérant dans ce projet, ainsi que dans mon enquête : Sylvain et Laurent, tous deux fonctionnaires du ministère de la jeunesse et des sports détachés auprès de la ligue d'Ile de France de rugby à XIII, et accessoirement responsables de l'équipe universitaire à laquelle j'appartiens. Ils furent ainsi chargés de mener un cycle d'initiation à ce sport, d'une durée d'un mois, à la maison d'arrêt de Fleury : ils s'y rendaient 2 fois par semaine. Cycle au terme duquel les participants devaient affronter une équipe de l'extérieur, en l'occurrence les universitaires.

terrains & travaux n°1[2000]
pp.90-107

Un match dans un monde coupé du monde.

Les murs de la prison

Notes du 9/12/99 :

(…) On arrive à Fleury, au moment où les visites commencent. Une queue de près de 100 mètres à l'entrée principale. L'atmosphère au sein du groupe est visiblement très tendue. On écoute attentivement Sylvain et Laurent, ainsi que le président de la fédé qui nous répète systématiquement : « c'est bien ce que vous faites… ».

(…) On attend près de 30 minutes devant la porte, les femmes qui viennent au parloir nous regardent d'un œil bizarre, d'autant que Mounir se fait interviewer par Sports FM et qu'on se met tous à le chambrer. « oh, la star »…Une demi-heure face au mur gris et délabré de l'entrée principale. A côté de nous des femmes pleurent, d'autres crient…

(…) On entre. Après une première grille, c'est la fouille. Les sacs passent aux rayons X, nous aussi, et en plus les gardiens nous fouillent eux-mêmes. On donne nos 2 pièces d'identité qui ne nous seront rendues qu'à la sortie. Sylvain me racontera qu'ils avaient du communiquer à l'avance une liste de noms et envoyer des photocopies de nos cartes d'identité, pour voir si nous n'étions pas fichés… Bizarrement, durant ces phases d'attente, les regards ne vagabondent pas trop, un bref tour d'horizon et on baisse la tête. Sylvain et Laurent parlent aux gardiens qu'ils connaissent déjà, et plaisantent ensemble. Le soir, Sylvain me racontera que le gardien nous avait trouvé « déconfits. »

(…) La prison de Fleury n'est pas composée de bâtiments très élevés, à la différence, par exemple, des Baumettes à Marseille. On franchit 4 grilles avant d'arriver à l'aile 4 du Bâtiment D. Près de 40 minutes pour faire 400 mètres. Il est déjà 14 heures 30, on est là depuis 13 heures 30. Les longs couloirs, les bruits de grilles, tout y est. On longe des cellules, des détenus aux barreaux nous interpellent : « ça sent le visiteur, ici. » Miguel, l'espagnol de service, qui est vraiment très angoissé par ce match (avant d'arriver il m'a raconté que sa mère voulait le faire rentrer), répond systématiquement « oui, merci » à tout ceux qui l'interpellent. On entre enfin au D4.

(…) Le gardien nous guide vers le vestiaire. C'est une cellule pour 6, actuellement inoccupée. 3 lits-gigognes, répartis dans chaque coin, le quatrième étant occupée par les « toilettes ». Les murs sont couverts d'inscriptions, par exemple, « on arrête l'homme mais pas son destin. », plus souvent des messages d'encouragement, « tenez les gars », « Inch'Allah, on survivra. », ou encore des noms suivis de dates…Tout le monde prend quelques instants pour regarder. Axel se risque à un « j'aimerais pas vivre ici » auquel personne ne répond.

(…) On sort, le stade est très long, mais pas vraiment très large. Surtout, Sylvain et Laurent nous avaient raconté que la première fois qu'ils étaient venus, il y avait 2 ou 3 carcasses de pigeons qui traînaient sur le terrain ; il paraît que les prisonniers les attrapent quand ils sont sur les filets et qu'après ils les préparent avec les moyens du bord. Ce qu'il y a de plus impressionnant, c'est que les premières cellules se trouvent à 5 mètres de la ligne de touche. Pendant tout le match, des détenus nous interpelleront ou interpelleront leurs collègues, ou taperont contre les barreaux… Ce match était aussi une occasion pour les détenus de parler à ceux du bâtiment d'en face. Laurent m'a raconté qu'ils ont du se battre, pour qu'il n'aillent pas toutes les 30 secondes voir les collègues d'en face. Alors, quand Mounir qui avait son petit frère dans le bâtiment d'en face (D3, le bâtiment des peines légères), a commencé à aller parler avec eux, Laurent l'a sérieusement réprimandé.

Tout le « décor » carcéral est là pour rappeler que l'on n'est pas n'importe où. Que ce soit la fouille, l'attente aux grilles ou les interpellations des détenus, tous

ces éléments montrent qu'en franchissant la porte centrale, on entre dans un autre monde, dans l'univers carcéral. De fait, c'est bel et bien d'une abstraction qu'il s'agit ici. Juxtaposée au monde extérieur, la prison en est cependant retirée, à l'abri de ses murs et de ses grilles. La « fouille » et la dépossession des papiers d'identité sont à ce titre des rituels de contrôle que tout visiteur subit et qui, au moins autant qu'une mesure de sécurité, signifient cette radicale extériorité des deux mondes. On se trouve ainsi d'emblée plongé dans le décor de ce que Goffman appelle l'« institution totale ». Ces murs sont lourds, ils témoignent de la vie de l'institution, comme si le matériel était bel et bien du social « cristallisé ».

A la différence des matchs qui font l'objet de l'analyse d'Elias, celui-ci ne se déroulera pas dans un « stade-qui-n'est-qu'un-stade » (ou qui tout au plus sert aussi pour des concerts). Ce stade là est le stade d'une prison, c'est-à-dire un stade « reclus », partie intégrante de l'institution, sous-ensemble d'un espace particulièrement englobant comme le montre Goffman, (mais aussi comme tout visiteur le ressent), le milieu carcéral. Et non pas une entité en soi, « retirée » de l'espace urbain et où se développe un espace particulier, l'espace des sports.

Les images du sens commun comme cadre de l'agir

Si on n'entre pas en prison comme dans un moulin, ni impunément, on n'y entre pas non plus sans s'en faire une idée, une représentation préalable. Ces idées ont tout de ce que Durkheim appelait des « prénotions » et à ce titre se révèlent très souvent fausses : en témoignent les exclamations à la sortie de Fleury, « c'était pas ce à quoi je m'attendais »… Pourtant, elles ont une certaine pertinence pratique, en ce sens qu'elles vont constituer les cadres de l'agir, et acquièrent de ce fait une certaine réalité, qui fait qu'on ne peut les négliger.

La « déconne »

> Notes du 30/10/99 :
>
> Ça arrête pas avec les blagues sur les prisonniers. Aujourd'hui, ça a commencé sur la musculation.
> Alban commence à parler avec Sylvain et moi : *« Attends, dis-moi franchement, les prisonniers c'est des monstres, ils passent leur vie à la « muscu » ces types.»*
>
> Sylvain : *« franchement, tu veux que je te dise, ces types, ils sont gaillards… (Jo passe), ils sont pas comme cette « affaire », là… (Fort) Oh, Jo, tu vas te faire plier à Fleury ! »*

> Ca continue sur les mollets des prisonniers qui doivent être énormes à force de courir avec des boulets au pied… Puis vient le plus gros des blagues sur ce match, la question des douches. Pendant tout l'entraînement, les types de Paris XIII nous chambrent : *« Pourquoi vous avancez pas ? Vous avez déjà mis vos slips de plomb, c'est que dans 2 semaines ce match pourtant ». Puis dans les douches, c'est les savons qui tombent, que l'on s'entraîne à ramasser jambes serrées… »*
>
> Notes du 7/12/99 :
>
> La discussion s'engage sur la durée des peines des types contre qui on va jouer. Laurent nous explique qu'ils vont en prendre pour des durées allant de 3 à 30 ans. Jo commence alors : *« t'imagines si on va leur parler après le match, qu'on parle et qu'ils nous demandent ce qu'on fait… on pourrait leur répondre un truc du genre : oh, moi je fais philo, j'en ai pris pour 6 ans. Trop bon, non ? (rires nourris) […] »*

Quantitativement, la « déconne » constitue la majeure partie des discussions qui ont pu se tenir au sein de l'équipe universitaire à propos de ce match. Ces propos véhiculent tout un savoir de sens commun, dont les vecteurs premiers sont ici les films, ou encore les différentes histoires qui circulent au sujet de ces mondes retirés du monde que sont les prisons. Si ces histoires sont traitées sur le mode de la dérision, c'est sûrement dû au type de sociabilité caractéristique du sport universitaire. On a coutume de dire que le vrai lieu d'entraînement des universitaires, c'est le bar . De fait, les endroits où nous avons le plus souvent évoqué ce match sont les vestiaires (avant et après l'entraînement) et le bar « au va-et-vient » qui fut notre véritable « repère ». Ce qui ne veut pas dire que la « déconne » est la seule réaction qui ait prévalu, il s'agit plutôt de dire que c'est celle qui s'est imposée.

L'angoisse

> Notes du 7/12/99 :
>
> (Au bar) Jo commence à poser la question : *« les gars, vous vous rendez compte qu'on va aller jouer en prison ? »* Tout le monde lui rétorque que oui, on se rend compte, qu'il fait la gonzesse… Par la suite, j'en parlerai avec Miguel ; il me racontera que quand il a dit ça à sa mère, elle voulait tout de suite le faire rapatrier. […] Au retour, j'en parle avec Sylvain, je lui dis que ça serait normal qu'on soit inquiet avant de jouer un tel match, il me répond : *« Ouais, c'est vrai, c'est bizarre. La première fois qu'on y est allé, on n'était pas tranquille, mais ça a vraiment commencé à la porte de la prison, pas avant. J'en ai parlé avec Alban, il m'a dit qu'il me faisait confiance, que si je l'envoyais là-bas, c'est que ça craignait pas. Par contre, les deux « affaires », Miguel et Jo, ils sont morts de trouille, je te dis pas, ils sont jaunes. »*

L'angoisse est aussi une réaction que l'on retrouve au sein de l'équipe. C'est le fait d'aller jouer en prison qui fait peur, ici. Mais, si elle existe, cette réaction n'est certainement pas celle qui obtient l'aval du groupe, comme en témoigne la façon dont Miguel, Axel et son frère se font successivement traiter de « gonzesse ». Dans le sport, « fief de la virilité », et plus particulièrement dans le rugby à XIII, il n'y a pas la place pour l'expression de tels sentiments, considérés

comme féminins. Si des réactions alternatives à la dérision existent, elles ne sont pas validées par le groupe.

A ce titre, il est intéressant de remarquer que les trois joueurs qui ont fait part de tels sentiments sont ceux qui ont le passé rugbystique le plus récent. Jo et son frère n'ont commencé en universitaire qu'il y a 2 ans, et n'ont jamais joué en club. Miguel, lui, s'il joue en club cette année, n'a commencé le rugby que quand il est arrivé en France. Ils sont ainsi les moins familiarisés avec les codes de ce monde si particulier qu'est le monde du rugby à XIII. Moi-même, je n'ai osé aborder la question qu'avec Sylvain, et s'il n'y avait eu les « besoins de l'enquête », il ne me serait jamais venu à l'esprit d'exprimer de tels sentiments. Peut-être plus que de coercition sociale, au sens où l'entendait Durkheim, il faudrait alors parler de genèse sociale des sentiments et émotions.

« eux » et « nous »

Ce que ce savoir de sens commun révèle, c'est la claire partition du monde entre un « ici » et un « là-bas », entre « eux » et « nous ». Ces opinions témoignent d'une réaffirmation de la différence fondamentale qui séparent les deux parties qui vont s'affronter le temps d'un match. On raille les mœurs sexuelles des détenus, leur comportement prédateur (l'exemple des pigeons), on craint leurs réactions brutes, de « brutes »... Si, comme on l'a dit, les universitaires ne connaissent pas les pratiques en vigueur dans cette institution, la réaction qui prévaut spontanément est de réaffirmer la radicale extériorité des deux mondes voire de renvoyer le monde des détenus (qui serait alors différent de celui de l'institution, monde réglé par excellence) à l'état de nature. D'où, aussi, l'insistance avec laquelle reviennent les mêmes requêtes : « dites-leur bien qu'on a pas le droit d'agripper le type au tenu, qu'on a pas le droit de plaquer au-dessus des épaules... » (seule inquiétude dont l'expression est tolérée au sein du groupe, car elle concerne le jeu en tant que tel et non pas le fait que ce match se tienne en milieu carcéral). Mieux vaut s'en assurer avant d'aller mettre son corps à portée de mains de « tels individus ».

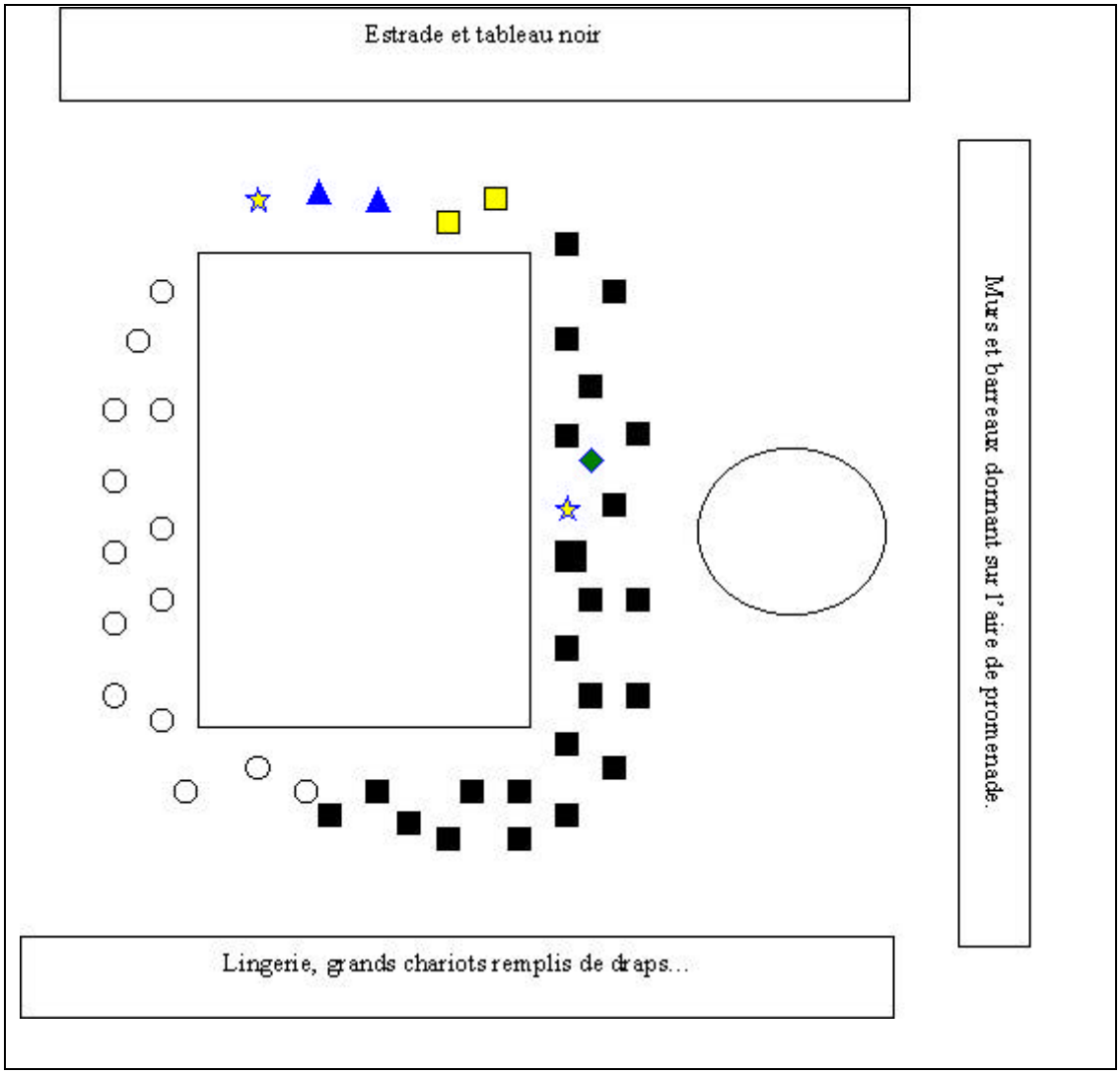
Il semble qu'on ait ici la tension fondamentale de ce qu'avec Elias, on a appelé la « configuration ». En effet, on retrouve cette partition à l'œuvre aux différents moments de l'après-midi . C'est le cas lors du match, qui met aux prises les joueurs sous ce qui est en un sens leur « statut principal », à savoir

« universitaires » et « détenus ». C'est encore le cas lors du « pot » d'après-match :

> Notes du 9/12/99 :
>
> On arrive au pot après les prisonniers. Il se tient dans la lingerie, qui elle-même se situe au fond d'un long couloir très bas. A droite de ce couloir, on peut apercevoir la cour où détenus font leur promenade. Certains courent, d'autres errent... Les détenus sont allés se changer, mais ne se sont pas douchés, directives de l'administration pénitentiaire. Le premier des universitaires reste au niveau du dernier des détenus. Ceci explique peut-être la répartition initiale des participants autour de la table :

Position des acteurs au moment du pot

Légende			
■	Détenus	▲	Officiels de la FFR XIII
○	Universitaires	☆	Entraîneurs universitaires
□	Moniteurs de sport de la prison	◆	Photographe



terrains & travaux n°1[2000]
pp.90-107

Une après-midi de « coexistence pacifique ».

La délégation universitaire qui se rendit à Fleury était composée de vingt personnes : les quatorze joueurs, les entraîneurs (Sylvain et Laurent), deux officiels de la ligue (dont le président), un photographe indépendant et un journaliste de Sports FM. Comme on va le voir, Laurent et Sylvain ont été les véritables « chevilles ouvrières » de ce projet, dans son volet administratif, mais aussi, et surtout, dans son volet sportif. On va ainsi être amené à mettre à jour une autre polarité qui traverse la configuration, la tension entre l'aspiration à faire de ce match un match comme un autre, et la conscience de sa singularité.

« On fait comme d'habitude » : un vœu pieux

Notes du 7/12/99 :

On finit avant les joueurs de Charenton, Laurent en profite pour nous briefer : *« Bon, les gars, jeudi, il va falloir y être, c'est pas des rigolos en face. »*

- *« Ca on avait compris »*, lui balance Jo.

- (Laurent s'énervant), *« Attends, c'est pas de ça que je voulais parler. Moi, ce qu'ils ont fait ces types, ça me regarde pas. J'ai entendu dire que lui il a fait ci, lui il a fait ça, mais moi ça me regarde pas ça. Ils seront jugés, et c'est pas mes affaires. C'est la loi que ça regarde. Moi, ce qui me regarde, c'est comment ces types ils sont quand ils entrent sur le stade, comment ils se comportent. A partir du moment où ils sont en short sur le terrain, et qu'ils jouent le jeu, moi (et toi), ça nous regarde pas. Sur un terrain, c'est 13 gonzes face à 13 gonzes, ce qui s'est passé en dehors, les conneries qu'ils ont pu faire… elles restent aux vestiaires. »*

Jo acquiesce timidement tous les autres ont le regard baissé.

Laurent reprend : *« Bon, on va arriver là-bas, tout va bien se passer. Mais, les gars faut que vous sachiez, c'est pas Eurodisney, c'est pas la foire d'empoigne, il s'agit pas de faire les marioles, bon, vous verrez les couloirs, le stade…vous allez comprendre. »*

Pendant que Laurent parlait, personne ne l'a ramenée. On pouvait sentir une sorte de tension latente. Les propos de Laurent m'ont mis mal à l'aise.

Laurent et Sylvain ont fait office d'intermédiaires entre les deux groupes. Les discours de Laurent vont clairement dans le sens de la banalisation du match que l'on a à jouer. Ce que l'on peut voir dans ces propos, c'est une tentative d'application du postulat d'égalité dont parle Elias, une volonté de contenir les tensions dans le strict cadre du sport. Et cela passe ici par la mise de côté d'une partie de la biographie des adversaires.

En même temps, Laurent témoigne d'une claire conscience de la particularité de ce match, comme le montre la dernière partie de son propos. On tient une des polarités fortes de la « configuration » que l'on cherche à analyser ; d'un côté, cette volonté sans cesse réaffirmée de faire un « bon match », à savoir un match qui procure du plaisir, et une certaine excitation tout en restant dans les cadres de la « violence maîtrisée » ; de l'autre le constant rappel de la spécificité de la situation, et du fait que les universitaires ne sont en aucun cas des participants « naturels » dans un tel milieu.

Rituels en captivité

> Notes du 9/12/99 :
>
> Chose rare, personne ne râle dans les vestiaires. Personne ne se plaint qu'il n'y ait pas de porte-manteau, qu'on soit à 5 sur un lit… Tout le monde se change très vite et ne la ramène pas. Laurent fait l'équipe et distribue les maillots. Je joue pilier avec Patrick, Laurent me refile le numéro 8, claque sur l'épaule pour chacun, *« allez, les gars, tout va bien se passer. »* Il nous dit encore 3 mots, puis part régler des détails avec le moniteur de sport. Sylvain reste et n'arrête pas de parler, de tactique : *« les gars, ils jouent tout le temps au ras du tenu, on se serre et on les arrête, ils vont jamais ouvrir. Devant, il va falloir y être, Stéphane, Laurent. »* La pression monte, on ne sait vraiment pas ce qui nous attend. Sylvain continue : *« les gars, on fait 3 coups dans le sens, puis on renverse et on écarte, simple, on joue simple. Allez, les gars, comme d'habitude… »* L'échauffement commence toujours dans les vestiaires, tout le monde bouge dans tous les sens. Mounir et Serge, qui jouent en club, commencent à se mettre des claques, pour se « roder », tout le monde les imite, chacun a droit à sa claque, *« allez gars, faut être présent »*, mais tout cela se fait sans cris, comme si l'endroit imposait la discrétion. Alors que dans les autres matches, tout le monde gueule le plus qu'il peut.

Les vestiaires et l'échauffement sont d'ordinaire des moments réglés comme du papier à musique. Typiques des rites d'agrégation, ce sont des moments qui obéissent à une certain cérémonial immuable (l'odeur du camphre, les cris du capitaine quand ce ne sont pas ceux de toute l'équipe…). Or ici, ces moments, qui ont aussi quelque chose de guerrier, car on s'apprête à aller au combat, « à la mine », « au charbon », comme on dit, s'« adoucissent », et ce même si la volonté de faire « comme d'habitude » se trouve sans cesse réaffirmée. Personne, par exemple, ne se croit obligé de vociférer « on est chez nous ! », comme chaque fois que l'on joue à l'extérieur.

« faire en sorte que ça se passe bien » : le jeu avec les règles

> Notes du 9/12/99 :
>
> Premier contact avec les détenus, ils sont très nombreux, plus nombreux que nous. On est 14, ils sont d'abord 25, puis 24 après qu'un gars a appris pendant l'échauffement qu'il était libérable. Au coup de

> sifflet de l'arbitre (c'est Laurent qui arbitre), on se serre la main, ce sont généralement des poignées de main distantes, je suis plutôt inquiet. Ces gars nous jaugent, nous observent, il faut la jouer tranquille, du genre *« on est content d'être là, faisons un bon match. »*. J'essaie de ne rien laisser transparaître. Laurent fait un petit discours aux 2 équipes, *« on poussera pas en mêlée, pas de placage haut, je siffle les hors-jeu, bon match les gars. »*

Gérer le contact physique

Le rugby à XIII est un sport de combat. Faire en sorte que cela se passe bien, c'est alors pour les deux équipes, éviter qu'il y ait des blessés, des bagarres, et que le match se déroule dans un « bon » esprit. Au fond, ce que Laurent essaie systématiquement de faire, c'est de renvoyer ce match dans le cadre du sport stricto sensu, de faire en sorte que les règles du jeu à XIII soient respectées par tous les acteurs. Le petit discours de l'arbitre avant le match vise toujours à cela, rappeler aux joueurs que le sport est un espace de règles que « l'homme en noir » symbolise.

Cependant, ces règles sont l'objet d'un aménagement visant à éviter les défis physiques frontaux (la mêlée). Le schéma de jeu se voit d'emblée modifié. L'amendement que l'on fait subir aux règles vise ici à limiter les tensions entre les deux groupes en compétition : et ce, d'autant plus qu'un groupe, les détenus, n'est que peu familiarisé avec ces règles, et surtout avec leur mise en œuvre pratique. La mêlée, par exemple, est un endroit très « technique », où tout compte, la position du dos, la position des secondes lignes, le moment de l'impact… Elle est également une phase particulièrement dangereuse, où l'intégrité physique est mise en jeu, et le moment qui se prête le mieux à l'affrontement. C'est clairement au cours du match que se pose ce problème, l'application des règles n'étant le fait que de joueurs les ayant au préalable « incorporées » (le rugbyman étant une sorte « d'engrenage vivant du corps et de l'esprit »). Comme si, au rugby comme dans nombre d'autres sports, « jouer d'instinct », demandait un long apprentissage, en tout cas un apprentissage supérieur au mois qu'y ont consacré les détenus.

Plus que leur état de « détenus », c'est leur faible ancienneté dans l'activité qui génère des tensions que les entraîneurs s'efforcent de gérer, en aménageant les règles. A la tension centrale (le match comme « contact mixte ») vient s'ajouter la faible expérience des détenus, et les dangers qu'elle fait courir à l'intégrité physique des joueurs.

Gérer l'excitation du sport

Le propre d'une compétition sportive, c'est de mettre aux prises des équipes de force égale, équilibrées, au moins en principe. C'en est même une exigence. Et ce pour permettre à l'excitation suscitée par le match de se perpétrer, le plus longtemps possible. C'est là le but explicite de nombreux règlements et codes qui régissent l'exercice des sports. La NBA, par exemple, a mis en place des règles de recrutement (la « draft »), de limitation des masses salariales de chaque équipe (le « salary cap ») pour faire en sorte que soit préservée la « glorieuse incertitude » du sport.

> Notes du 9/12/99 :
>
> Après 15 minutes passées dans notre camp, Laurent se décide enfin à siffler un hors-jeu contre les détenus. Quand on a le ballon, il les place à 5 mètres du tenu, quand ce sont eux, il nous envoie à 15 mètres. Forcément, on n'a pas le temps de se lancer. On commence un peu à râler, j'en parle à Sylvain, il me répond : *« ta gueule, plaque plutôt. »* J'en ai marre de passer autant de temps en défense. [...] Deuxième mi-temps, Sylvain passe arbitre. On mène 25-4. Il est encore pire que Laurent, ils les place carrément sur le tenu. Faut dire qu'ils ne montent pas, ils défendent sur place, alors que nous, on avance chaque fois de 5 bons mètres. Alban inscrit un essai, 29-4. C'est le moment où Laurent change de camp et enfile un maillot rouge. Je rentre à sa place. On n'est plus que 13. Ca redonne de l'intensité au match, qui se transformait un peu en passe à 10. Très vite on prend un essai, en force sous les poteaux, 29-10.

En plus d'aménager explicitement les règles, Sylvain et Laurent ont, chacun leur tour, fait des « faveurs » aux détenus dans leur façon d'arbitrer. Rendant par là-même beaucoup plus compliqué le match des universitaires. Une sorte de « bricolage » a ainsi permis de maintenir le plus longtemps possible cette tension qui, selon Elias, est caractéristique des rencontres sportives. La configuration sportive n'est pas figée dans les termes des « règles du jeu » (et ce d'autant plus que l'on joue avec ces règles), mais est au contraire quelque chose de fluide, de mouvant, sur laquelle les individus ont prise. Preuve, s'il en était besoin, que les règles ne s'imposent pas « du dehors ».

« être sport » en prison

Même si on est assez loin du Racing club de France, du « fair-play » et des convenances nécessaires à la pratique du sport dans les milieux bourgeois, la rencontre n'en comporte pas moins certaines exigences dues au milieu carcéral,

avec lesquelles les deux entraîneurs et les universitaires ont du apprendre à composer pour justement que le match « se passe bien ».

Le temps des détenus

> Notes du 9/12/99 :
>
> Ce match n'en finissait pas. Laurent nous avait dit qu'on jouerait peut-être que deux fois trente minutes, on en avait presque joué 100. Sylvain me racontera que c'est H. (le capitaine des détenus) qui avait demandé des arrêts de jeu, au moment où ils prenaient déjà 40 « pions ».

Quand ils sont sur le stade, les détenus ne sont plus en prison, ou en tout cas jusqu'à ce qu'on le leur rappelle. (Il est à noter que le match était très peu « encadré », juste quelques gardiens qui surveillaient derrière les grilles, sur le stade personne d'autre que les moniteurs de sport.) Le sport est un des meilleurs moyens pour « tuer » le temps (avec la prière…), ce qui fait que les détenus lui accordent une telle valeur. Si « faire durer » peut parfois nuire au sport, cela s'avère être un des impératifs du sport en prison.

La « face » des détenus

Un « public captif »

> Notes du 9/12/99 :
>
> Mi-temps : Sylvain me sort. Je lui avais demandé de passer quelque temps sur la touche pour pouvoir regarder les à-côtés du match. Vu qu'on est 14, il peut le faire. Je prends donc place sur la touche et décide de m'écarter un peu du photographe et du président de la ligue, qui gèrent le banc de l'équipe universitaire. Je suis d'abord surpris par le fait qu'il y a si peu de gardiens autour du stade, seulement quelques-uns qui observent derrière la grille. Ensuite, ce sont les interpellations systématiques des détenus en cellule qui attirent mon attention, envers Miguel tout d'abord, qui joue ailier et qui à ce titre est le plus exposé. Envers les détenus sur le stade ensuite ; j'avais entendu cela déjà au premier ballon que j'avais pris, des *« ah »*, *« crève-le »*, adressés au joueur à qui je faisais face. Là, Alban met un détenu sur le dos, le type se relève et se fait siffler, *« qu'est-ce que tu fous là ? »*, *« t'es mauvais »*… Avec Sylvain, on reparlera des 15 premières minutes du match, où les détenus nous ont véritablement mis la pression. Il me dira : *« tu parles, il y a tous les types qui les regardaient, alors le gars qui prend un « bouchon », crois-moi qu'il se relève et qu'il rentre à 10000 à l'heure. »* Et, effectivement, même si après ça « passait » bien derrière, jamais un détenu ne s'est fait « bouger », sauf les trois « vieux » (3 joueurs parmi les détenus avaient plus de 45 ans.) Par contre les universitaires, eux, ont souffert.

Un autre des traits particuliers de ce match tient donc au fait qu'en plus d'une rencontre sportive, il en vient à tenir un certain rôle en « interne ». Le match prend ainsi une autre dimension, et s'éloigne davantage des rencontres qu'analyse Elias. Si, en effet, il n'est jamais agréable pour un quelconque joueur

de se faire « cartonner », les réactions du public lui importent peu, en ce sens que celui-ci s'apparente à une foule anonyme qui ne lui renverra ses contre-performances qu'indirectement (phénomènes de réputation…). Au contraire, ce qui dans ce match pose problème, c'est que les détenus n'ont pas la possibilité de « séparer les publics » . Jouer en prison fait en effet que le match se donne à voir à tout le monde (selon les vieux principes du panoptisme, tout le monde peut voir tout le monde, ou presque.), ou en tous cas aux résidents des bâtiments D3 et D4.

Aux contraintes du match en lui-même s'ajoutent ainsi les contraintes nées de la position des détenus à l'intérieur de l'institution. En effet, sur le stade, ils semblent courir le risque du « discrédit » (un bon plaquage peut vite faire perdre une réputation de « dur »), sans pour autant avoir les moyens de « contrôler » l'information qui circule sur leur compte. Comme en témoignent ces propos de M., un corse de Marseille, que Sylvain me rapporte :

> Notes du 30/11/99 :
>
> Je demande à Sylvain de me parler un peu de l'attitude des prisonniers lors des entraînements, de me dire un peu à quoi ça ressemble. Il me répond : *« Les entraînements ? Je te dis pas, ça bouge ! Tiens, le premier jour, on se pointe avec Laurent, on se dit, on va commencer tranquille, les passes… On leur fait faire un « toucher ». J'en vois qui se mettent à râler, et puis il y a M. qui vient me voir et qui me dit que c'est pas possible, qu'ils vont pas pouvoir jouer à un jeu où il faut se mettre des petites claques, « gentiment », qu'ils veulent se rentrer dedans… Depuis c'est placages, placages, placages ! ».*

Participer à ce match apparaît ainsi comme une activité à double tranchant pour les détenus.

Une question de territoires, les contraintes d'une interaction sportive atypique

> Notes du 9/12/99 :
>
> Coup de sifflet, le moniteur engage sur moi. Je cherche quelqu'un sur qui aller « péter », j'y vais au ralenti, je m'arrête presque au moment de l'impact, envoyant un raffut tout ce qu'il y a de plus mou. C., le gros américain me désintègre littéralement. Les premières minutes du match ressemblent à ça. Les détenus campent dans nos 20 mètres, mais ne marquent pas. Heureusement, sinon ils auraient été déchaînés, sans mauvais jeu de mots. Je vois Serge, le type qui d'habitude ne regarde que le type d'en face et son ballon, chercher à faire des passes, refuser le contact. On ne savait pas vraiment quelle attitude adopter, alors dans l'équipe tout le monde a opté pour le refus du défi frontal. A chaque ballon, tout le monde part « en travers ». Sylvain, après 10 minutes, pousse un grand coup de gueule : *« ça va pas marcher les gars, moi, je vais pas me faire marcher dessus tout le match, je vous préviens. Alors vous allez aller péter dans ces gonzes, oui ou merde. »* Coup d'envoi, Alban récupère le ballon, rentre droit, et fait vingt mètres. Après ça, on se met tous à rentrer dans la balle, et on commence à passer. Enfin, surtout derrière, parce que devant, on se fait toujours autant secouer au plaquage, les détenus arrivent « lancés comme des avions », en criant… Maintenant, c'est nous qui campons chez eux. On

> écarte systématiquement, et ça passe très souvent. Les détenus en cellule la ramènent moins. Cela finit sur le score de 40 à 10 en notre faveur, il est à peu près 5 heures moins le quart.

Les détenus sont rentrés dans le match « tambour battant ». Ils sont certes plus physiques que nous, ils sont « chez eux »... Mais il me semble que l'on peut trouver des raisons plus profondes à cette entame de match des plus éprouvantes (ce premier plaquage...). En effet, sous couvert de ce que j'ai dit plus haut à propos du public de ce match, un public « actif », il me semble que le « c œur » que les détenus mettaient au moment de prendre le ballon et d'aller percuter l'adversaire visait sans doute à remplir cette fonction. Signifier clairement qu'ils ne pouvaient pas se laisser prendre au défi physique. Par la suite, ce repli des universitaires vers les grands espaces s'apparente à une « technique de protection », une certaine forme de « tact » pour parler comme Goffman. Jamais un match « normal » n'aurait vu une équipe refuser le défi physique de la sorte.

Les détenus ne pouvaient pas être battus par les universitaires sur le plan de l'engagement, pour des raisons peut-être « physiques », mais aussi pour des raisons « sociales ». C'est en contournement et « derrière » que nous avons gagné le match. Cette partition de l'aire de jeu s'avère ainsi fonctionnelle. Elle est un moyen pour eux de garder la « face » dans un contexte (le milieu carcéral) où c'est la personne toute entière du détenu qui est systématiquement offerte au regard des autres. Il ne s'agit pas, non plus, d'opposer une intelligence de jeu à une quelconque simplicité d'esprit, mais bien plutôt de montrer dans quelle mesure le match en lui-même, sa physionomie, se sont vus modifiés par son contexte, son environnement...

Ainsi, si Elias s'est toujours efforcé de clairement démarquer l'analyse « configurationnelle » de ce qu'il a appelé *« les théories de l'action et de l'interaction »*, incapables à ses yeux d'accéder *« aux aspects des rapports humains qui fournissent le cadre à leurs interactions »*, il semble qu'il faille ici, pour analyser ce match dans sa spécificité, descendre au niveau de cette interaction et prendre en compte le point de vue des acteurs de la rencontre. Et ce, car le match s'apparente plus à un « contact mixte » au sens de Goffman, qu'à un match classique. La rencontre sportive se voit ainsi doublée d'une « représentation » dans laquelle une partie des acteurs, les détenus, n'a pas les moyens du contrôle de l'information qui circule sur son compte. L'histoire du match est ainsi celle de l'élaboration de ces moyens.

Les « à côtés » du match : les « vertus du voyage »

> Notes du 9/12/99 :
>
> Fin du match, tout le monde se serre la main, tapes sur l'épaule, sourires... Surtout de la part des détenus. H. vient nous prendre à parti Sylvain et moi : *« T'es un rusé, toi (en parlant à Sylvain), tu vas me dire que tes gars ils savaient pas jouer, qu'ils avaient que trois semaines de rugby dans les bras... »* Sylvain lui répond : *« ils avaient que trois semaines de rugby, ensemble »* [...] Ensuite vient le temps des photos. Les universitaires seuls d'abord, puis tous ensemble, même si photographier des détenus pose des problèmes d'anonymat... Spontanément, on se place ainsi : tous les universitaires en bas, accroupis, les détenus debout, sauf Alban qui se retrouve piégé et essaie de se faire une place accroupie. Sylvain est avec nous, Laurent est derrière. Puis, le moniteur de sport commence à pousser H., *« encore toi »*, et cherche à changer de place. Il lance enfin l'idée : *« c'est quoi, ça, on se mélange, les gars ! »* Tout le monde remue, jusqu'à ce qu'on ait à peu près une alternance. Pour faire bonne mesure, ceux qui sont debout se tiennent par les épaules. Ca rigole franchement chez les détenus, les universitaires, il me semble, ne font que sourire. »

Si l'on a souvent épilogué sur le sport comme exemple de fraternité, sur la « magie du sport » qui brasse les peuples... il semble qu'ici, ce phénomène n'opère pas. Peut-être faut-il voir en cela les conséquences des difficultés rencontrées dans l'application du « postulat d'égalité » (qui n'a dès lors plus rien d'un postulat). Le match, en prenant comme critère de formation des équipes, l'appartenance à l'un des deux groupes, participe de l'entretien du clivage, le consolide. Et ce même si à la fin du match, on échange, on discute. Au fond on peut poser que ce clivage est insurmontable.

Une « bonne action »

Pourtant, la configuration n'est pas restée figée, en l'état. Cette après-midi de coexistence « pacifique » l'a faite évoluer ; des liens se sont bel et bien tissés. Si ce n'est pas dans le match, en lui-même, qu'il faut chercher l'origine de cette évolution, il nous semble que cela aurait plutôt à voir avec les procédures d'échanges qui se sont succédées au cours de cet après-midi.

Le « dénuement » des prisonniers

Tous les détenus se sont présentés au « pot » d'après-match dans des vêtements de sport des plus récents. Laurent m'expliquera qu'ils n'ont pas de mal à se les faire fournir, et, dans la mesure où les gardiens y trouvent leur compte, c'est toléré. Le dénuement que nous souhaitons évoquer est pourtant bien réel. Ces

« effets personnels » mis à part, ils n'ont rien à proposer aux personnes qui viennent leur « rendre visite » (en l'occurrence il s'agirait plutôt de « donner » visite) Un prisonnier n'a pas de chez soi, s'il est membre de l'institution, les murs ne lui appartiennent pas en propre, bien au contraire, il cherche à les fuir. Ces quelques vêtements qui leur appartiennent ne doivent pas cacher que l'essentiel de leur condition tient en deux mots, « réclusion » et « dépouillement » (les magouilles qu'évoque Goffman n'étant que des « adaptations secondaires »).

Le « précieux » temps des universitaires

Or, les universitaires leur ont bel et bien apporté quelque chose. En témoignent les multiples remerciements que l'on a reçus, tout de suite après le match ou pendant le « pot ».

Ce dont peuvent témoigner les propos d'H. lors du « pot »

> Notes du 9/12/99 :
>
> Lors de la cérémonie, on côtoie les détenus pour ainsi dire « à la ville ». Je reste avec Sylvain, qui m'emmène parler à H. On évoque brièvement le match, on parle de la collation qui nous est servie… Chaque capitaine fait un discours. Les détenus commencent ; H. commence par dire la joie qu'il a eue de faire ce match. A quoi répondent des applaudissements nourris. Il remercie ensuite ses équipiers, les moniteurs de sport. (re-applaudissements). Puis il s'adresse à Laurent et Sylvain, sur un ton chaleureux, *« merci, les gars, vous êtes nos potes. »* Enfin, il remercie tous les universitaires, *« c'est super les gars, ce que vous avez fait, merci d'être venus jusqu'ici. »* Comme pour nous montrer la valeur du geste qu'on avait accompli, et l'effort que cela devait représenter de venir jouer « ici ».

C'est tout d'abord d'un sentiment de gratitude, de reconnaissance pour avoir passé un « bon » moment. C'est ensuite l'idée d'un coût, l'idée que pour quelqu'un de l'extérieur, venir passer une après-midi en prison présente un « coût d'opportunité », qu'il existe une foule d'usages alternatifs du temps qui procureraient une utilité bien supérieure à des gens qui vivent « dans le monde ». Et donc l'impression que ce sont des raisons « nobles » qui nous ont fait participer à ce match (je ne chercherai pas ici à discuter de ces raisons). Au fond, pour les détenus c'est avant tout le « voyage » que les universitaires ont pu accomplir qui « compte », au moins autant que le match en lui-même.

On est en présence des deux premiers moments de la « triade du don », l'obligation de donner et l'obligation de recevoir (encore que le caractère obligatoire du don initial fasse ici problème, comme en témoignent les multiples défections subies par l'équipe universitaire).

Les tentatives d'« équilibrage »

Pour autant, cet échange ne s'est pas fait à sens unique. Si les détenus ne possèdent en leur nom propre que ces quelques « effets » évoqués précédemment, il n'en demeure pas moins qu'ils ont systématiquement fait preuve d'une prévenance, (pour ne pas parler ici d'« hospitalité ») de tous les instants. Comme si, au fond, l'« obligation de rendre » se faisait irrémédiablement sentir, de rendre « avec ce que l'on a ».

> Notes du 30/11/99 :
>
> Toujours la question des douches. Laurent nous explique qu'on se douchera les premiers, seuls ; qu'eux ne se doucheront qu'après nous, voire même ne se doucheront pas, car il n'y a pas de vestiaires à côté du stade. Laurent insiste sur le sacrifice que ça peut représenter pour eux quand on sait qu'ils n'ont qu'un tout petit lavabo pour 4 ou 6. Il a l'air visiblement excédé par cette rengaine des douches.
>
> Note du 9/12/99 :
>
> La table de la cérémonie est recouverte de biscuits et de boissons. Chacun attend la fin des discours, personne ne mange. Certains attendent aussi que le soleil se couche en ce premier jour de ramadan.
>
> Sylvain vient à côté de moi, on se rapproche de M. et d'un autre détenu dont je ne connais pas le nom. Je suis à côté de M. quand on commence à se servir. Il prend quelques biscuits, ceux qui font ramadan se jettent littéralement sur ce qu'il y a à manger. C., l'américain se jette sur le Coca, les détenus rigolent. Lui leur explique : *« it's been three months ! »* Je me sers discrètement un verre d'Orangina. Tout le temps que l'on va rester là, M. me répètera toutes les 30 secondes, *« sers-toi, hein, n'hésite pas »*

On pourrait citer également les multiples remerciements que les détenus nous adressent systématiquement, les applaudissements nourris qui suivent le discours d'Alban… Les détenus cherchent à nous rendre ce qu'on leur a apporté. Et ce avec les « moyens du bord ». L'exemple qui est peut-être ici le plus intéressant c'est cette façon de s'approprier ce qui appartient à l'institution, de jouer au parfait « hôte » comme le fait M. en m'enjoignant systématiquement de me resservir. Tout « dépouillé » que l'on est, on peut trouver les ressources qui permettent d'exister dans la relation.

« On se mélange ». Cérémonie et effervescence

J'ai laissé mon schéma au moment où le « pot » débute. Une fois les discours passés et les biscuits entamés, il aurait besoin d'un sérieux amendement. En effet, bien vite (et sous l'impulsion de Sylvain en ce qui me concerne), des petits groupes se forment, qui réunissent détenus et universitaires (des groupes de

quatre à six personnes environ). De plus, la salle dans laquelle nous nous trouvons ayant des plafonds très hauts, le brouhaha se fait vite important. Ce qui a pour effet de raviver encore les conversations. C'est le moment d'un vrai contact avec les détenus, de discussions vives… La salle présente bel et bien une « atmosphère », au sens de Mauss, particulière, typique de situations d'effervescence collective, où l'on sent que « quelque chose se passe ».

Au fond le « pot » aura eu cet effet particulier de créer momentanément « de la société » entre deux groupes fondamentalement étrangers l'un à l'autre. C'est peut-être aussi le moment où la rencontre se rapproche le plus d'une certaine « normalité », chacun buvant avec l'autre comme dans toute troisième mi-temps digne de ce nom.

Stéphane Helleringer
s_helleringer@yahoo.fr

Bibliographie

BOURDIEU (Pierre), « Comment peut-on être sportif ? », in *Questions de sociologie*, Paris : Editions de Minuit, 1980, pp. 173-195

ELIAS (Norbert), DUNING (Eric), *Sport et civilisation*, Paris : Pocket / Agora, 1994.

ELIAS (Norbert), *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris : Pocket / Agora, 1991.

FASSOLETTE (Robert), *Histoire politique du conflit des 2 rugbys en France*, Mémoire pour le diplôme de l'INSEP, Paris, 1996.

GOFFMAN (Erving), *Asiles, essai sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris : Editions de Minuit / Le sens commun, 1968.

GOFFMAN (Erving), *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Ed. de Minuit / Le sens commun, 1975.

MAUSS (Marcel), « Essai sur le don », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F. / Quadrige, 1950, p 145-279.

SAOUTER (Anne), « La maman et la putain, les hommes, les femmes et le rugby », *Terrain*, 25, septembre 1995.

SEGALEN (Martine), *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Paris : Métailié, 1994.

WACQUANT (Loï c), « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 80, 1989, p. 33-67

terrains & travaux n°1 [2000]
pp.90-107